13 images

PHOTOGRAPHIES ET TEXTES PAR ARTUS DE LAVILLÉON



De 1994 à 2005, j'habite une petite chambre de 15 m2 dans le Marais.

l'art posthume.

Après quelques temps, je décide de commencer à archiver mon quotidien en gardant tout les objets qui entrent dans la chambre, sans tri, comme trace réelle de l'époque que je traverse, et de mon vécu.

réelle de l'époque que je traverse, et de mon vécu.

Puis je montre la chambre reconstituée dans une galerie d'art, avant de la stocker dans des cartons numérotés, et de la proposer à la vente dans ses murs mêmes, en tant qu'oeuvre.

Les images et textes qui suivent, forment, après *Papiers Importants Divers et Variés*, le second volet du témoignage de l'évolution de la chambre et de son histoire.

Dans mon esprit, tous les documents ayant un rapport avec cette chambre sont liées à ce que nous appelons communément, ou de manière plus précise,

La Chambre. Septembre 2011 / Mai 2014



Finalement, il m'aura fallu plus de trois ans pour éditer mes photos. Avant cela, je n'avais pas réalisé à quel point être photographe était un métier difficile. J'ai toujours fait pleins de choses, sans mettre aucune limite à mes différentes pratiques. La photo était un moyen comme un autre de partager mon vécu, au début sous forme de diaporamas, puis sous la forme de petites auto-éditions rarement produites à plus d'un exemplaire.

Quand j'ai découvert le travail de Nan Goldin en 1999, cela faisait quelques années que je faisais des photos, au début pour vivre, en tant que photographe de skate, puis pour documenter ce qui m'arrivait, en espérant que mes photos, comme le reste de mon travail, arriveraient à poser la question du choix comme fondement de toute histoire.

Comment une vie se dessine-t-elle et à quel point sommes nous victimes de notre vécu, des rencontres qui nous façonnent. Et surtout à quel moment ces rencontres, de gens comme de lieux, prennent-elles la forme de ce que l'on pourrait appeler un destin.

Ce qui me fascinait chez Nan Goldin, c'est qu'elle avait réussi à retourner la caméra dans l'autre sens, et faire un reportage sur sa propre vie. Il y avait aussi l'usage du Leica, et le fait qu'elle prenne en photo une fange marginale de la société avec un outil qui coûtait une fortune et, ainsi, me paraissait affirmer l'intérêt qu'elle portait à ses proches.

Je ne suis pas venu au Leica tout de suite, mais j'ai tout de suite compris que je devais photographier en diapositives, pour ne pas perdre de temps avec le tirage, et le conserver pour le reste de ma pratique artistique. Ce qui m'intéressait avait déjà à voir avec l'archive, ou la preuve.

Je n'avais absolument aucune culture photographique, à part le livre *I'll Be Your Mirror*, que l'on m'avait offert, et antérieurement le film *Kids* de Larry Clark. De plus, je ne voulais pas utiliser le flash que je réservais à mes photographies « professionnelles ».

Au début, j'ai commencé à prendre en photo ma femme, puis mes amis skateurs, dans leur, ou plutôt mon quotidien. J'avais beaucoup de mal à sortir à la lumière. Les journées étaient faites pour être dehors, skater, lire, et je ne me voyais pas trimbaler partout mon appareil car j'aimais la sensation d'être léger, libre.

Tout ou presque se passait dans ma petite chambre de 15m². Les copines, les amis, mes deux chats, puis ma mère qui partagea un temps cet espace avec moi. C'est seulement avec la rencontre de Jessica que je suis enfin « sorti de l'obscurité », je suis devenu père aussi, et cela a tout changé. Je me suis mis à acheter des livres photos, découvrir Stephen Shore et William Eggleston, puis pleins d'autres après eux. Il m'aura fallu près de vingt ans pour cela.

Mon principal problème a toujours été de prendre en photo des inconnus. J'en suis incapable. Il y avait d'un côté l'intimité partagée, de l'autre des lieux vides, déserts, que cette intimité habitait sans les souiller. Comment prendre en photo ou témoigner de choses que l'on ne connaît pas ? Et puis ce sentiment constant de voler des instants qui ne nous appartiennent pas.

Toutes les personnes qui figurent sur mes photos sont des proches, ou, dans de très rares cas, des rencontres courtes qui m'ont suffisamment marquées pour que je les photographie, que je veuille me les approprier.

On pourrait facilement dire que chaque photo, même d'inconnus, est une rencontre, mais dans un monde qui me paraît souvent inhumain, ces rencontres sont si rares que je pense qu'il faut plus d'une photo pour les inclure dans un travail dont le but est de témoigner d'une forme de vérité basée sur la personne, non sur ce qu'elle peut représenter pour nous en seul terme d'image.

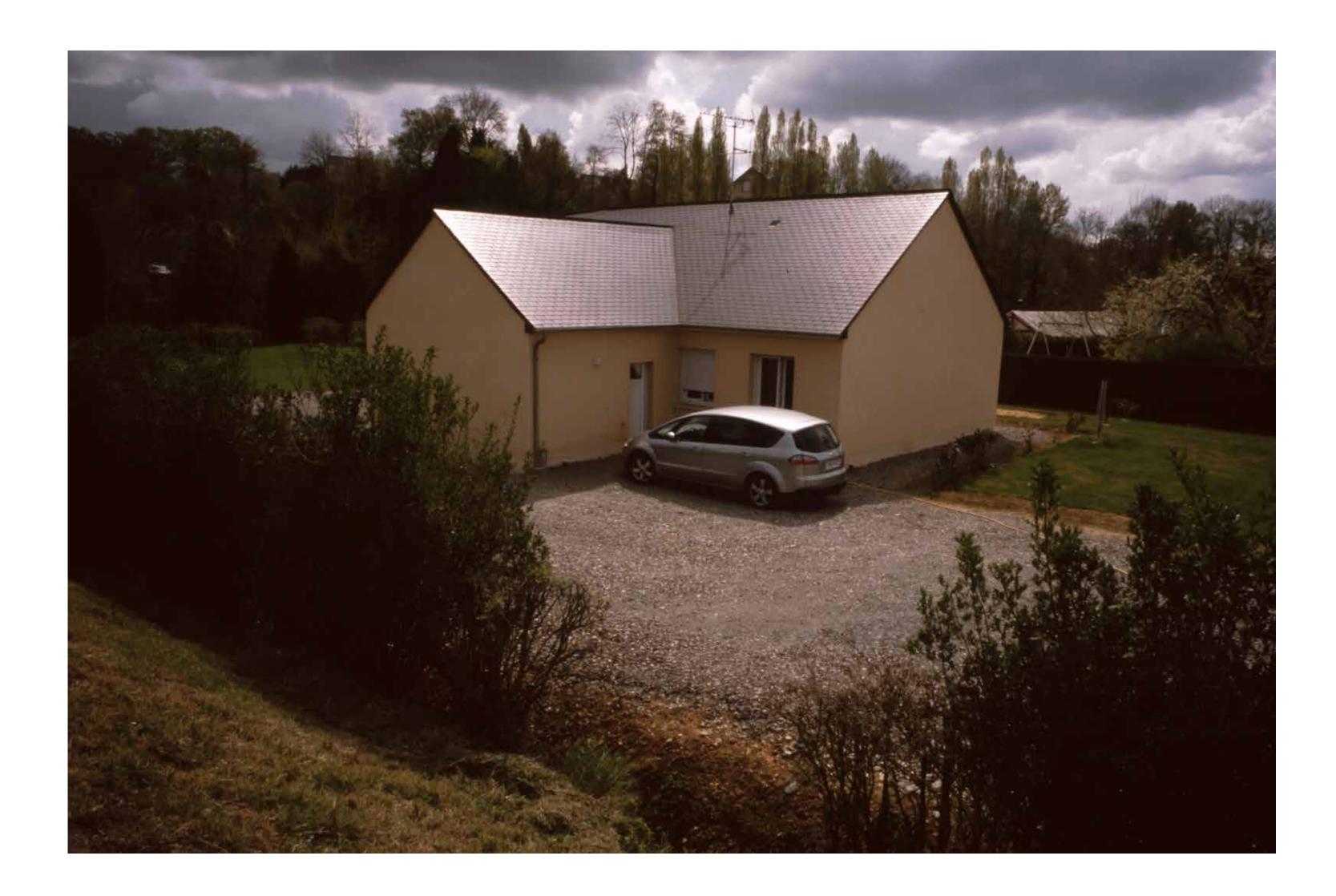
Je me suis aussi souvent méfié du « métier » qui pour moi tue l'instinct. Certaines photos sont floues ou mal cadrées, je ne dirais pas que c'est volontaire, mais presque, car je crois que dans l'art, comme dans la vie, ce sont les imperfections qui font la qualité des rencontres. On pourrait aussi parler de mystère.

Depuis mon Leica, j'ai utilisé de nombreux appareils, tous pour leur qualités, principalement chromatiques, qui venaient souvent de leur défauts : la visée télémétrique du M6, avec ses optiques dans le champ, au piqué et contraste extraordinaires, le Contax G2 avec son autofocus un peu lent, son traitement de l'image plus froid et métallique. J'aime faire poser mes amis, arrêter leur mouvement quand celui-ci me plaît, et surtout qu'il y ait un échange entre eux et moi. Pour les premières photos de Maryse, ma mère, j'ai utilisé un Leica Minilux tout automatique que j'avais pris sans réelle décision de m'en servir. C'était comme si Maryse regardait fixement l'objectif pour dire quelque chose et se servait de moi et de mon appareil pour raconter une histoire qui dépassait le cadre de notre

Aujourd'hui, j'aimerais qu'il fasse un temps superbe sur toutes mes photos, mais les instants de vie dont toutes ces images témoignent se sont déroulés à leur propre rythme. Je n'ai pas eu envie d'y retoucher.

relation.

Personnes & Personne, volume I. Samedi 19 octobre 2013



Quand j'ai récemment commencé à regarder les livres de photographies, j'ai été très surpris de découvrir que ce n'étaient jamais les « bonnes » photos qui faisaient leur qualité mais leur organisation et le sens qui se dégageait de l'histoire que ces images mises ensemble racontaient.

Henri-Cartier Bresson, cité par William Eggleston, parle d'Instant décisif. Beaucoup de livres photo sont des projets photographiques, presque tous ont un « sujet ».

Certains, plus libres, retracent un regard porté sur une réalité qui ne peut être objective (elle ne l'est jamais). Quelle que soit la volonté des photographes concernés.

Progressivement, en regardant mes photos des sujets ont commencé a prendre forme : principalement l'intimité partagé et les paysages vides, mon environnement immédiat et plus lointain, et toujours ces portraits de mes proches.

Au fur et à mesure que j'organisais mes images, je me mettais à comprendre la photographie conceptuelle, documentaire, ou même topographique. Je réalisais que toutes ces formes m'attiraient à des niveaux différents (avec cette réserve pour le reportage dont la proximité sans l'intimité dans la durée me gène souvent), même des images que je pensais détester, car, au final ce que j'aimais - ce que j'aime - ce sont les livres et ce qu'ils racontent...

En près de vingt ans de photographie sans but précis j'avais inscrit une volonté de témoigner d'un vécu en marge de mes autres pratiques artistiques et liée à l'archivage du quotidien. Mais j'avais aussi envie que mes images puissent exister sans cette justification.

Le titre *Personnes & Personne*, originellement *People And Empty Places*, m'a aidé à trouver mon chemin dans toutes ces images. Entre proximité et distance.

Certains m'ont dit que mon travail véhiculait une critique de la société. Il parle de solitude et de beautés marginales ou quotidiennes, bien plus que banales, et retranscrit un regard sur le monde souvent décrit comme dur.

Je ne vois, étrangement, aucune dureté dans mes images, juste la beauté de gens que j'ai aimés et de lieux que j'ai habité, et qui, à un moment de ma vie m'ont touché.

Avant d'être critiques mes images se veulent un état des lieux de l'époque ou des différentes époques que j'ai pu traverser et que j'ai eu, à un moment, besoin de partager...

Personnes & Personne, volume II. Mardi 22 octobre 2013



Quand *La France* de Raymond Depardon est sorti en librairie, cela faisait déjà quelques années que je parcourais mon pays de long en large dans l'idée de faire un livre de photographies.

Comme beaucoup de gens, j'ai acheté ce livre en me disant: voilà, enfin, un bon témoignage sur ce qu'est la France aujourd'hui, le coiffeur à côté de l'église, le calvaire en face du supermarché, ou le routier en bord de nationale. C'était un incontournable, ou plutôt, un intemporel... Mais la France n'est pas seulement *La France* de Depardon.

Lors de mon dernier voyage, du Poitou-Charente à la Mayenne en passant par la Vendée et la Loire Atlantique (puis la Manche et le Perche), j'ai vu une pauvreté et une peur qui m'ont fait penser que notre pays était davantage que cette image d'Epinal inversée.

Lotissements déserts pourtant habités voisinaient dans mon imaginaire les villages abandonnés ou les étendues désertiques du Larzac, c'était un peu ça mon sujet.

L'abrutissement des gens, le vin, et les combats antimilitaristes gagnés puis perdus des années 70.

J'ai d'ailleurs un souvenir très exact de mon père (communiste convaincu dont les idéaux sont tombés avec le mur fin 80), en train de me dire : tu vas voir tous ces supermarchés vont tuer les villages, sans compter les ronds points et les déviations, et puis, bientôt, avec les satellites, plus personne n'aura d'intimité.

Quand j'ai commencé à penser à écrire une introduction pour mes petites auto-éditions sur la France, j'ai eu immédiatement envie de parler de cela, et pas du tout de la crise, et pourtant, c'est peut-être ce qui m'a le plus marqué lors de ce dernier voyage : la misère des gens obligés, par exemple, de racheter leur parcelle de HLM en face de l'usine fermée, ou de vivre à l'année dans leur mobile home de vacances par faute de moyens ou pour faire des économies. Sans compter le type qui nous a couru après et a appelé les flics à la rescousse parce que nous avions pris sa voiture flambant neuve devant son taudis pour témoigner de quelque chose qu'il ne comprendrais jamais : que la beauté vient avant tout de la vérité.

Quand je regarde tous ces livres sur l'Amérique profonde, ou sur les pays étrangers, il y a une forme de fierté, ou d'acceptation, qui est loin de cette arrogance française qui dit non à tout parce qu'elle refuse de s'admettre résignée.

Et si la parabole sur le toit, le dernier gadget en date ou outil technologique, la voiture et la maison préfabriquée à durée de vie limitée, n'étaient que des réponses provisoires pour cacher un mal vivre plus grand lié à une humanité en pleine mutation et en manque total de repères.

Si j'ai eu besoin de montrer cette France-là, c'est surtout parce que, malgré son caractère immuable, notre pays, à l'image du monde, est en train de subir une mutation profonde liée aux nouvelles technologies, comme il l'avait été avant cela avec l'arrivée de la télévision. Habité par l'idée de laisser une trace qui ne soit pas nostalgique, mais plutôt factuelle dans sa banalité.

J'avais aussi envie de raconter une histoire qui ne soit pas qu'élitiste ou populaire, ni dans cet « entre » qui contente tout le monde sans satisfaire personne. Faire parler ces rues désertes et ces façades aveugles à une époque où le monde n'a jamais été autant connecté et les gens à la campagne si peu dans la

Comme si ces images en plus d'être vides parlaient aussi d'attente.

Personnes & Personne, volume II. Ernée, octobre 2012 - Paris, novembre 2013



À un moment de ma vie, lassé de Paris, j'ai éprouvé le besoin de partir à la campagne. Je n'ai pas choisi Ernée. Je suis arrivé là par hasard. Situé dans la Mayenne ce village d'environ 6000 habitants, m'a tout de suite paru inhospitalier et sans grand intérêt, à part la colline de l'artiste Louis Derbré, et deux églises assez belles datant pour l'une du XII^e siècle et l'autre, juste en face de ma fenêtre, du XVII^e.

En me baladant dans les rues, désertes, comme dans beaucoup de villages français, quelle que soit la saison, j'ai réalisé qu'ici comme ailleurs la télévision et les supermarchés, sans parler des lotissements, avaient tué toute vie sociale. Mis à part le semblant d'activité généré par la messe du dimanche et le marché du mardi. En dix ans, j'ai vu la petite ville se modifier au rythme des fermetures définitives des magasins de la rue principale et reprises successives des divers et très nombreux supermarchés environnants.

Si les maisons du centre ville en pierre massive du XVIII^e paraissaient de plus en plus abandonnées, les lotissements, eux, grandissaient. Tous les ans, j'ai repris en photo les mêmes maisons, le même stand à pizza, les mêmes lignes hautes tension, sans trouver d'angle approprié, ni de véritable jolie lumière. J'ai aussi pris en photo mon salon, ma chambre, mon jardin, les rares amis me rendant visite, et quelques rencontres locales. Quand Jessica est arrivé dans ma vie, elle m'a permis de m'ouvrir un peu plus à la ville. Les balades au supermarché et à la librairie se sont agrémentées de

Quand Jessica est arrivé dans ma vie, elle m'a permis de m'ouvrir un peu plus à la ville. Les balades au supermarché et à la librairie se sont agrémentées de promenades au plan d'eau et dans les champs, parfois bordés d'arbres, environnants. Nous sommes aussi devenus amis avec nos voisins les plus proches et partagés leurs histoires plus effroyables les unes que les autres. Viol, inceste, familles brisés, métiers difficiles et peu rémunérateurs, peur de l'autre, mais aussi une certaine forme de générosité.

Les maisons n'étaient pas seulement grises, mais aussi habitées.

Personnes & Personne, volume II. Ernée, novembre 2013



Prendre en photo son propre environnement est une pratique difficile. Plus on est proche, moins on voit de choses, surtout dans un milieu ultra saturé comme Paris peut l'être. C'est un projet que j'ai commencé récemment, motivé par l'idée que le grand Paris allait déplacer les marges, les rendant plus visibles qu'elles ne l'étaient avant. Avec la crise et la hausse des loyers un Paris abandonné s'est mis à coexister avec un Paris historique où les bars PMU avaient de moins en moins leur place à côté de bars plus branchés les uns que les autres, en fonction du quartier et du niveau social de ses habitants. À l'image des nouvelles halles encore une fois en travaux - pour plus de sécurité et de contrôle sur les flux concentrés de banlieusard venant effectuer tous ces petits boulots sans lesquels aucune ville ne peut plus vivre aujourd'hui (et qui, pourtant, ne permettent plus à ces même banlieusards de se loger « en ville »), Paris était à la fois changeante et immuable. Le consumérisme ambiant, et une révolte qui ne s'exprime jamais mieux qu'en périphérie où les barrières d'immeubles vétustes font la part belle aux politiques de quelque bord qu'elles soient, était omniprésent. Tout comme cette forme de poésie si particulière aux grandes villes dont cette image d'une rampe de skateboard au milieu d'une cité vétuste de Montreuil, sous laquelle un SDF avait construit un petit « appartement » illégal que je n'ai malheureusement pas pu photographier, aurait pu témoigner si elle avait été complète. C'était une plaque de bois tombée qui l'avait révélé. La fois d'après, la plaque était revissée et la « poésie » oubliée.

Personnes & Personne, volume II. Paris, novembre 2013



Je n'avais pas d'intention lorsque j'ai commencé à photographier le grand Paris, à part la curiosité. J'avais besoin de marcher aussi, et je me disais qu'il y avait peu de photos récentes de Paris et de ce qui se passait juste de l'autre côté du périphérique. Je me disais aussi que ces quartiers allaient probablement changer rapidement, mais surtout, après avoir pris en photo la France et tenté de prendre du recul sur ma propre pratique, j'avais besoin de quelque chose qui me permette de continuer d'archiver mon environnement proche, habité par l'idée que celui-ci avait forcément à la fois une influence sur sur ma vie et la pratique avec laquelle il se confondait.

Je n'ai pas choisi où marcher, mon seul plan était de faire le tour et de me balader sans aucune autre règle que de prendre en photo Paris et sa banlieue limitrophe, le fameux Grand Paris si médiatique dans l'idée - et si peu connu dans la pratique.

Ce sont toujours les mêmes choses qui m'attirent, façades de maisons banales, rues vides et désertés dans la journée, riens familiers, plutôt que la vie des faubourgs et des gens qui les habitent (et sont le plus souvent soit au travail, soit devant la télé, dès que l'on quitte le centre), ou images d'Épinal sans rapport avec la réalité commune.

Je suis incapable de «voler» des images de gens que je ne connais pas, préférant me concentrer sur ce qui les entoure et les modèle. La rue d'à côté où l'on passe tous les jours sans même la remarquer, la maison ou le bloc d'immeuble qui attire le regard sans que l'on sache vraiment pourquoi, mais qui est là, juste sous nos yeux, la publicité désuète déjà datée, l'arbre majestueux et les parcs où les enfants jouent, les endroits où nous vivons, et qui pourtant, semblent si peu propices à la vie elle-même. Ces lieux qui incarnent cette forme d'histoire si particulière qu'est le quotidien partagé à laquelle seule la trace peut, dans sa non objectivité, et avec le temps, rendre sa beauté.

Paris et le Grand Paris n°1, 2013-2014



« Il est simplement banal, et même assujettissant, pour un observateur, de transporter avec soi, où qu'il aille, le centre du paysage qu'il traverse» Pierre Teilhard de Chardin, 1947

Paris et le Grand Paris n°2, 2013-2014



Après mes premières balades dans Paris et sa proche banlieue que je photographie au hasard de mes rendez-vous, trajets, ou rencontres, je décide de commencer à marcher plutôt que prendre le métro, mon skateboard ou mon vélo, pour atteindre les points les plus lointains.

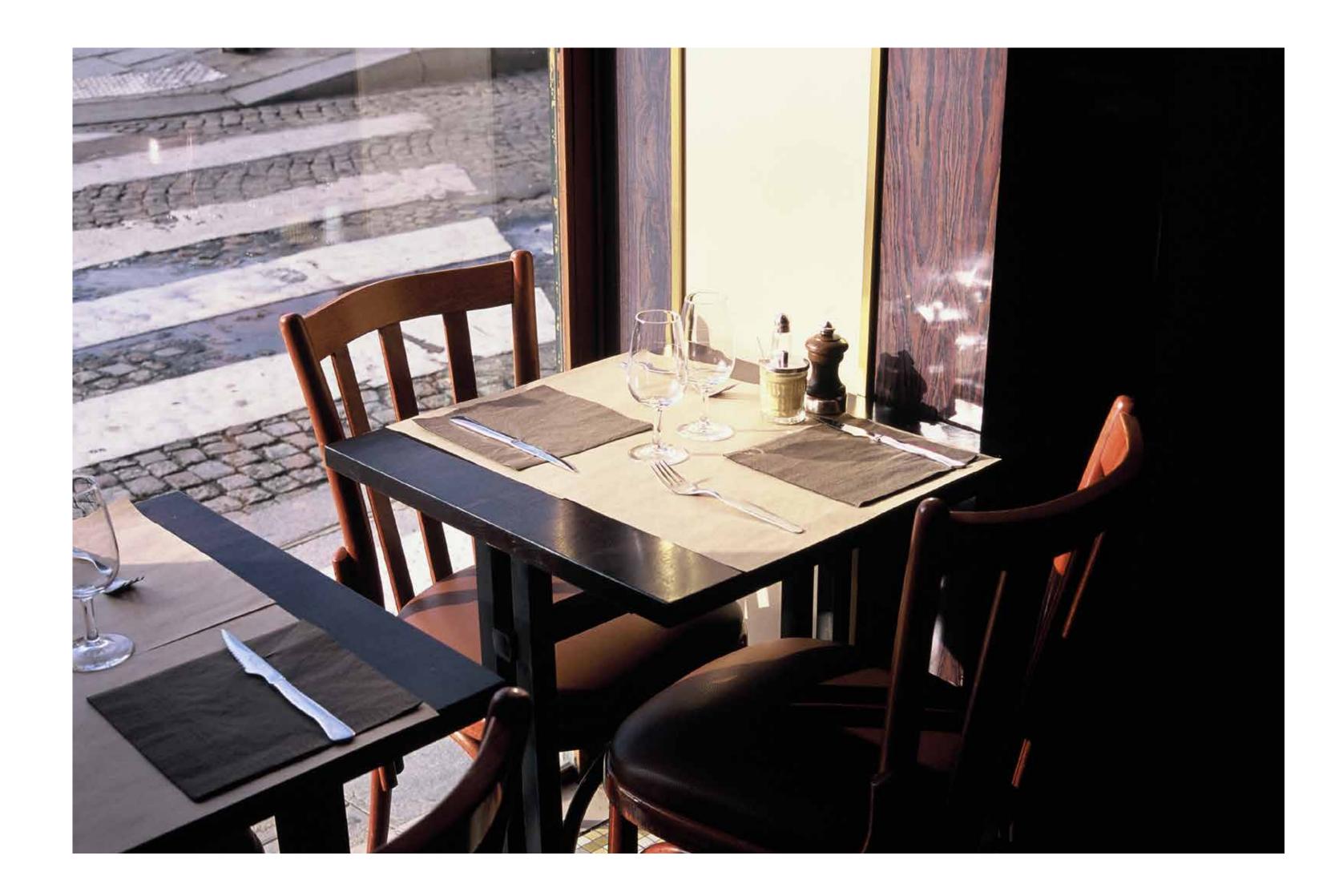
Ma première réelle marche me conduit à Pantin en suivant le canal Saint-Martin, puis le canal de l'Ourcq, avant de revenir jusqu'à la gare du Nord en passant par Aubervilliers, puis redescendre vers le centre de Paris en choisissant de préférence des rues dans lesquelles je ne passe jamais.

J'essaye de me concentrer sur les choses les plus familières, celles qui attirent mon regard sans forcément penser ni à la lumière ni à la qualité photographique, dans l'idée d'être le plus juste possible par rapport à ce que je vois.

Parallèlement à cela, je continue de photographier mon quotidien, comme je l'ai toujours fait, avec cette priorité donnée maintenant au lieu. Ces marches commencent à transformer mon regard, et si certaines images me rappellent des moments partagés dans le cadre de l'intime, c'est autre chose que cette seule intimité que je cherche à partager.

Le vécu n'est plus mon sujet dans ces nouvelles séries de photos puisqu'il tient plus lieu d'anecdote que de preuve de mon passage à tel endroit ou à tel moment.

Paris et le Grand Paris n°3, 2013-2014



Marcher pour marcher, ce n'est pas choisir de prendre en photo telle ou telle chose, c'est se laisser porter par le flux de la vie, sans savoir vraiment où l'on va, en espérant qu'une direction se dégage de nos errances. C'est aussi laisser une chance au hasard de guider nos pas. D'un quartier à un autre, du centre à la périphérie, puis de la périphérie au centre, en tentant de ne pas se perdre tout en sachant pertinemment que cette errance ne sera réussie que si l'on oublie parfaitement à la fois le chemin et la trace dont ce chemin ne sera jamais l'exact témoignage.

Paris et le Grand Paris n°4, 2014



Une marche photographique raconte toujours quelque chose. C'est pourquoi il est si difficile de sortir une image de son contexte, de la séparer de l'image qui la précède et de celle qui la suit. Si faire un livre c'est faire un tri, c'est aussi trahir le moment dont cet image se veut le témoignage. Parler d'objectivité ou de subjectivité est une erreur, car c'est avant tout le contexte qui fait la photo. Que ce contexte soit celui de la planche contact, de l'article qu'elle illustre, du livre, ou de l'exposition qui la met en scène. La légende a aussi son rôle à jouer. Elle est invariablement trompeuse. Je n'ai jamais eu qu'un seul but, remettre les images dans leur contexte, seule manière de parler de vraie vie, non de projet.

Paris et le Grand Paris n°5, 2014



Ce qui m'a le plus surpris dans ces marches, c'est de réaliser à quel point le monde que nous avions conçu pour nous même, en dehors de nos intérieurs citadins, était inhospitalier et impropre à la vie. Les coins de verdure sont souvent dans des espaces clos qui ne témoignent d'aucune forme de réelle liberté ou d'ouverture à l'autre. Les arbres en fleur masquent des murs gris ou des façades éteintes que seules quelques rares formes architecturales spécifiques viennent éclairer. La banalité quotidienne, dans sa beauté, se base sur des formes d'individualisme arrivées à leur point culminant. Les rues semblent désertes dès que l'on s'éloigne des centres d'activités et de leur fonctionnalité contestable. Quelques projets d'urbanisme, véritables îlots de résistance dans leur volonté de réhabilitation, donnent l'impression d'une fragile permanence, comme si l'humain, dans sa croissance exponentielle, avait oublié à quel point la nature et le partage étaient importants.

Paris et le Grand Paris n°6, 2014



Après Pantin où se trouve le bureau de mon beau-père, Montreuil où je skate, et Ivry-sur-Seine où je vais acheter mes planches, je décide de continuer mes marches sans but précis et de pousser dans des quartiers du Grand Paris que je ne connais pas. Passer d'une rue à une autre, lorsque l'on marche au hasard, c'est accepter que nos choix ne soient pas les bons et de passer à côté du principal ou de l'essentiel. À Montrouge un SDF insiste pour que je voie « la nouvelle statue dédiée à la dignité » et à Malakoff un homme m'explique que la politique a ici une influence très forte sur l'urbanisme de ces deux communes, « à moins que ce ne soit le contraire ». Pour moi, ce sont toujours mêmes rues désertes dans la journée, dès que l'on s'éloigne du centre, et le même abandon devant la vie, qui reste le signe distinctif de toutes ces villes que je traverse. « Où sont les gens » semble être la seule question que posent toutes ces façades, ces parcs, et ces rues, dont la beauté, dans sa banalité la plus quotidienne, continue de me toucher. À une table voisine, dans un café où je me suis posé quelques instants, un homme demande à un autre, « - Tu penses à quoi ? », et l'autre : « - On pense à quoi dans la vie ? Au boulot ».

Paris et le Grand Paris n°7, 2014

Les images et les textes sont issus des livres suivants :

1. *La chambre en 1995*. *La Chambre*, *1994-2005* Première impression, décembre 2013. Format 20 x 25 cm, 180 pages Livre Blurb

2. Jessica Artus & Ana. Personnes & Personne.

Volume I. Photographies, 1995-2013

Sixième partie. Photographies de famille, 2009-2013

Première impression, novembre 2013. Format 25 x 20 cm, 234 pages

Livre Blurb

3. Sans titre. Personnes & Personne.

Volume II. Photographies, 2003-2013

Première partie. Chance & Destin, 2008-2009

Première impression, novembre 2013. Format 25 x 20 cm, 234 pages

Livre Blurb

4. Sauf Riverains. Personnes & Personne.

Volume II. Photographies, 2003-2013

Deuxième partie. Photographies de France, 2012-2013

Première impression, novembre 2013. Format 25 x 20 cm, 234 pages

Livre Blurb

5. Ernée. Personnes & Personne.

Volume I. Photographies, 2003-2013

Troisième partie. Ernée, 2003-2013

Première impression, novembre 2013. Format 25 x 20 cm, 234 pages

Livre Blurb

6. Jardin de Notre-Dame-de-Paris. Personnes & Personne.

Volume II. Photographies, 2003-2013

Quatrième partie. Paris, 2003-2013

Première impression, novembre 2013. Format 25 x 20 cm, 234 pages

Livre Blurb

7. Montreuil, 2013. Paris et le Grand Paris n°1 Montreuil - Paris

Première impression, avril 2014. Format A5, 108 pages 8. *Paris XIII*, 2013. Paris et le Grand Paris N°2

Roissy - Paris - Paris XIII - Ivry-sur-Seine
Première impression, avril 2014. Format A5, 104 pages

9. Canal Saint-Martin, 2013. Paris et le Grand Paris N°3

Pantin - Aubervilliers - Paris

Première impression, avril 2014. Format A5, 100 pages

10. L'escale, île Saint-Louis, Paris IV, 2014. Paris et le Grand Paris N°4 Paris I-V, VIII, X-XV, XIX, Ivry-sur-Seine, Montreuil, Saint-Ouen Première impression, mai 2014. Format A5, 108 pages

11. Ivry-sur-Seine, 2014. Paris et le Grand Paris N°5 Paris I, IV, V, X, XI, XIII, XIV, Ivry-sur-Seine Première impression, mai2014. Format A5, 100 pages

12. Eurosites, Docks de Paris, La Plaine Saint-Denis, 2014 Paris et le Grand Paris N°6. Paris IV-VI, IX-X, XVIII, Pantin, Aubervilliers, La Plaine Saint-Denis, Les Lilas Première impression, mai 2014. Format A5, 120 pages

> 13. Malakoff, 2014. Paris et le Grand Paris N°7 Montrouge - Malakoff Première impression, mai 2014. Format A5, 124 pages

